

« La cité interdite »

Adrien Gruslin

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gruslin, A. (1991). Compte rendu de [« La cité interdite »]. *Jeu*, (60), 137–139.

sont fait avoir par des profiteurs. Car il serait étonnant que la désillusion par rapport à un rêve d'implantation d'une social-démocratie, voire d'un socialisme, soit le lot des anglophones du Québec... ou alors Fennario est candide.

On peut s'interroger sur la portée de cette pièce. En raison des accusations qu'elle lance, elle appelle plus au durcissement des positions qu'à la discussion, plus à la défense qu'à la critique constructive. Que retient le public anglophone? René Lévesque est mort et son rêve avec lui, la bourgeoisie est au pouvoir. À première vue, cela devrait le reconforter plutôt que l'inquiéter. Quant au public francophone, s'il s'est rendu au Centaur, il a dû surtout être choqué des raccourcis historiques et de la pauvreté des portraits si peu nuancés offerts en pâture, alors qu'on lui ressert les clichés les plus éculés dont le moindre n'est pas ce rêve partagé par tous d'aller — bien sûr — en Floride!

Se pourrait-il que la pièce de Fennario soit au goût de la «recette du mois» du bar du Centaur: un «Ti-Poil» («straight from New Carlisle») composé de 1 1/2 à 2 onces de Caribou avec glace, eau gazeuse et tranche de citron?

Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Balconville* a eu le courage de regarder son temps et de le donner à voir, sinon à comprendre, à ses contemporains. Dommage qu'il ne l'ait pas fait avec plus d'acuité. L'époque ne prédispose peut-être pas à telle initiative, bien que nous assistions, depuis quelque temps, au retour de la question politique sur les scènes avec, en plus de *Death of René Lévesque, J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres* de Jean-François Caron, *la Cité interdite* de Dominic Champagne, et bientôt, *Conte d'hiver 70* d'Anne Legault. Il faudra sous peu s'interroger sur la manière dont s'est opéré ce retour et, surtout, sur le traitement que la mémoire (ou son absence) fait subir à l'Histoire. Nous ne pouvons certes pas nous priver plus longtemps d'une réflexion éclairée sur des événements qui ont marqué la société et des débats qui continuent de nous occuper, avec toutes les nuances qu'exige un tel exercice.

Yvan Lamonde et Louise Vigéant

«la cité interdite»

Texte et mise en scène de Dominic Champagne. Décor : Jean Bard; costumes : François Saint-Aubin; éclairages : Stéphane Mongeau; musique : Christian Thomas. Avec André Barnard (le procureur), Denis Bouchard (François), Julie Castonguay (Marie), Richard Fréchette (Pierre), Norman Helms (Hubert) et Anaïs Goulet-Robitaille (Marie-Pierre). Production du Théâtre Il Va Sans Dire, présentée à la Salle Fred-Barry du 19 avril au 19 mai 1991.

n'y avait-il rien d'autre à dire?

La Cité interdite tourne autour d'un sujet interdit. Elle est signée Dominic Champagne, l'un des jeunes dramaturges les plus intéressants et prometteurs dans le ciel théâtral québécois. Ainsi cette saison, voilà qu'après les romanciers Louis Caron et Pierre Turgeon, un écrivain dramatique s'intéresse aux événements d'Octobre, un sujet soigneusement évité depuis vingt ans.

Champagne n'a pas trente ans, il n'a pas vécu Octobre 1970. De plus, il n'a rien d'un historien. Il privilégie la sphère des métaphores, agneau sacrificiel en tête. Sa pièce, de construction simple, comporte quatre scènes. Les deux premières sont données en parallèle : d'un côté, un trio de terroristes vient d'enlever un ministre qu'il menace d'exécuter si le gouvernement ne répond pas à ses demandes; de l'autre, un procureur de la Couronne interroge Hubert, le frère des deux hommes de la cellule F.L.Q.; ce dernier, ex-bénédictin, prend sur son dos «tous les péchés» non seulement du mouvement révolutionnaire mais de la société entière, d'où la métaphore. Les deux dernières scènes ont lieu quinze ans plus tard et se déroulent dans un même lieu : le condo de luxe de Marie et Pierre, deux des membres du trio. L'action se déroule autour d'un repas auquel le couple a convié François, le «troisième larron», l'assassin du ministre, tout juste sorti de prison. Les «retrouvailles» sont suspendues, à la quatrième et dernière scène, par l'arrivée de Marie-Pierre, la fille du couple, une adolescente de quinze ans.

L'écriture de Champagne est toujours réaliste, mais les quatre scènes adoptent des tonalités fort diverses. L'unité se fait autour de la question posée : pourquoi? Peut-on tuer pour changer le monde? À la fin de la pièce, le problème restera entier, ça n'a rien d'étonnant. L'approche de l'auteur de *la Répétition* n'est pas sans intérêt; pourtant, Champagne nous livre un texte à demi raté. Tout de go, les trois révolutionnaires veulent changer le monde, mais le geste qu'ils viennent d'accomplir les dépasse et ils en sont troublés, terriblement tendus. Vont-ils tuer? François dit oui; Pierre tergiverse; Marie, la blonde de François, trouve que la victime a les yeux doux. Rien d'autre n'est énoncé par le groupe révolutionnaire. N'y avait-il rien d'autre à dire?

La symbolique de l'agneau apparaît dans la scène de l'interrogatoire. Hubert se présente comme la parfaite victime, l'agneau pascal immolé pour la rédemption de l'humanité. L'air est connu. La métaphore ne cause guère de problème aux exégètes. Champagne, également metteur en scène, a placé un blanc mouton sur la table autour de laquelle le procureur se promène. Redondance superflue! Le mouton québécois qui se laisse tondre est cet Hubert, ex-moine, individu lunatique d'une sérénité à tout crin. N'eût été la composition de Norman Helms, la scène nous aurait laissés perplexes.

Poursuivant sa métaphore animale, l'auteur fera servir (vous devinez?...) de l'agneau lors du repas de la seconde partie. Mais cette fois, François est devenu la victime. Il a été floué par l'Histoire aussi bien que par ses proches. Le mouvement auquel il a cru si fort n'est plus et la société a considérablement changé. Pendant ses quinze ans de prison, il a payé pour le trio; sa blonde a épousé son frère, et le couple ne lui a jamais même rendu visite. Forcément, le meurtrier est la brebis galeuse. Pendant tout ce temps, il s'est demandé pourquoi... Il a eu le temps... Pourquoi?... L'admirable silence du personnage, rendu plus admirable encore par la physionomie à la fois désabusée, ironique et bonhomme de Denis Bouchard, en dit long sur l'absence de réponses.

Et comme lui, la jeune Marie-Pierre n'a rien à dire. L'humoristique et prévisible titre de la pièce qu'elle crée à l'école : «Toutt m'écœure» est limpide. D'autant que ce refus global adolescent n'est pas écrit encore. «On trippe musique pour le moment», explique-t-elle à ce nouvel oncle étonnamment complice.

Dans cette deuxième partie, Dominic Champagne trace un portrait impitoyable de ces hippies révolutionnaires devenus des yuppies modernes habitant un luxueux condo au septième étage avec vue sur le Mont-Royal. Pierre exerce la médecine en clinique privée et Marie s'occupe de relations publiques. Ils font carrière, mangent au restaurant, voyagent à Paris, s'habillent, boivent des grands vins et parlent de ce qu'ils ont vu à la télé américaine. En fait, seul Pierre cause car Marie, hypertendue, au bord de la crise de nerfs qui ne viendra jamais, se contente de boire. Quant à François, il promène son regard de l'un à l'autre, le sourire distant. Cette scène fait rire là où elle devrait être terrible. La caricature est si «hénaurme» qu'elle affaiblit le propos. Elle n'est pourtant pas dénuée de fondement, mais son écriture nous plonge au cœur du théâtre de l'absurde, par exemple des *Voisins* de Meunier et Saïa, de sorte que la pièce en devient caduque.

Heureusement, le dramaturge se rattrape avec l'entrée de Marie-Pierre, dont la position renoue avec l'attitude révolutionnaire de François exposée dans la scène initiale. Malgré le côté cliché de l'adolescente en rupture de ban, la rencontre autour du «toutt m'écœure» permet qu'advienne le meilleur moment de la pièce.

Champagne met donc en place des composantes valables, mais sa production et son texte sont boiteux. Ses personnages sont tous unidimensionnels et simplistes : le trio terroriste, l'agneau immolé, l'adolescente révoltée, etc. Les événements d'Octobre n'auraient-ils été que l'éruption cutanée d'une jeune société? L'imagerie ovine est grossière. Seule l'incarnation fascinante de Helms, assez proche toutefois de celle de l'admirateur naïf de la star qu'il nous avait offerte dans *la Répétition*, empêche la première partie de sombrer.

André Barnard (le procureur) et Norman Helms (Hubert) dans *la Cité interdite* de Dominic Champagne. «Champagne n'a pas trente ans, il n'a pas vécu Octobre 1970. De plus, il n'a rien d'un historien. Il privilégie la sphère des métaphores, agneau sacrificiel en tête.»
Photo : Robert Laliberté.



En deuxième partie, ce personnage n'apparaît plus. On apprend qu'il s'occupe de l'œuvre de la soupe. Le bénédictin devenu bénévole est donc toujours celui qui se dépense sans compter. Évidemment, lui a visité François toutes les semaines en prison. Mais il n'est plus la victime. François l'a-t-il remplacé? Pas sûr. Pas plus, en fait, que l'adolescente, dont le propos reste à venir. C'est cette incertitude qui constitue le seul intérêt du texte. C'est elle qu'il aurait fallu creuser. C'est elle qui aurait laissé le spectateur interdit.

Sur le plan de la mise en scène, le spectacle réglé par l'auteur donne peu à observer. Une table, le mouton blanc, des costumes appuyant les caricatures, rien de particulier. Les deux premières parties sont juxtaposées; il a suffi de changer la table de position pour les deux autres. Champagne s'est manifestement plus occupé à diriger le travail des interprètes qu'à imaginer une représentation dynamique. Le statisme ne pose toutefois pas trop de problème. Outre les prestations du duo Helms-Bouchard, on retient l'interprétation de la jeune Anaïs Goulet-Robitaille.

Quant à la réflexion sur les leçons de l'Histoire? Euh!... Disons que ce n'est qu'un début... Quant au talent du dramaturge Dominic Champagne, ses dialogues de *la Cité interdite* continuent d'en donner un indicatif sûr bien que, dans ce dernier cas, l'auteur n'ait pas su trouver le ton adéquat.

adrien gruslin